

*Monsieur Fournel*

D'aussi loin que remontait sa mémoire, Monsieur Fournel avait toujours détesté les voyages en train.

Et pour cause.

Il n'aimait pas les collations que l'on servait au wagon restaurant à un tarif exorbitant : jambon beurre minables et sodas tiédasses. Il n'aimait pas non plus l'entassement des bagages juste au-dessus de sa tête. Les chiottes dégueulasses et presque toujours occupés. Et que dire des nombreux voyageurs qui s'entassaient avec lui dans les compartiments. Il y avait les bavards impénitents qui vous racontaient leurs vies et ce dans le moindre détail, les siestards profondément assoupis qui troublaient votre besoin de repos par leurs ronflements intempestifs et que la politesse empêchait de réveiller à grands coups d'épaule, les enfants pleureurs et les parents impuissants, les contrôleurs à uniforme et composteur automatique, les hyperactifs maladifs qui ne restaient pas une minute en place, arpentaient l'allée centrale du compartiment sans discontinuer et vous écrasaient un orteil en passant sans faire exprès. Sans même s'excuser. Les claustrophobes agités et l'œil inquiet au moindre assombrissement que provoquait chaque passage sous les tunnels, les adolescents à la voix retentissante, téléphones portables collé à l'oreille. Les vieilles dames avec leurs chiens en laisse, les trentenaires célibataires trop maquillées, le miaulement des chats dans leur panier en osier, les femmes divorcées trop parfumées, les retraités grincheux qui renversaient leurs cafés sur la tablette en plastique.

Pour Monsieur Fournel, le train était le rendez-vous de tous les emmerdeurs de la terre que comptait l'humanité. Ni plus, ni moins.

Et comble de malheur, il était représentant, commis voyageur comme on disait dans le temps. Et de ce fait, il passait son existence dans les trains, la barbe collée à la vitre, le regard perdu au dehors. Les paysages défilaient à vive allure. Arbres, prairies, vaches, vergers, lacs, vallons. La grisaille des jours de pluie. L'aveuglement des journées d'été. Tout se reflétaient et se floutaient aux vibrations des vitres.

Lorsqu'il y pensait, Fournel se disait qu'il avait passé le plus clair de son temps dans les trains. Plus de temps dans les trains qu'avec sa

femme et ses enfants, qu'à dormir dans son lit, qu'à écouter Mozart, qu'à faire l'amour, qu'à bavarder avec ses voisins...

Et ce n'était pas fini. Trente ans qu'il allait de ville en ville, de gare en gare avec sa valise, son attaché case rempli de catalogues et ses boniments. Il lui restait encore vingt ans à tirer de la sorte.

Fournel avait pourtant rêvé d'autre chose.

Enfant, il voulait être agriculteur.

Il aurait passé sa vie au milieu des champs, les pieds bien plantés dans la terre : hirondelles au printemps, moissons en été, couleurs ocres des jours d'automne, feu de cheminée en hiver. Il aurait été un humble paysan qui vit au rythme des saisons et travaille patiemment chaque jour à faire germer la terre. Il aurait été heureux comme son papi Chabichou.

Des trains, il n'aurait connu que le grondement sourd de leur passage au loin. Les trains auraient été des secondes dans sa vie. Des secondes que l'on oublie aussitôt passées.

Un jour, on lui avait demandé de remplir une fiche d'orientation à l'école et de la faire signer par son père. *Mon fils, paysan ?* S'était emporté ce dernier. Il avait refusé de signer. Le petit Fournel avait effacé son rêve à la gomme et inscrire à la place : ingénieur en électronique.

La nuit suivante, il avait entendu ses parents se disputer.

- Mon fils a tout de même le droit de voir son grand-père ! s'était insurgé sa mère.
- Je te rappelle que c'est aussi le mien, de fils. Et je ne veux pas que ton satané père lui truffe la tête d'idées insensées !
- Mais quel genre d'idées ?
- Reprendre la ferme par exemple...

Il y avait eu un long silence.

La voix de son père avait ajouté.

- Ne me dis pas que c'est ce dont tu rêves pour notre unique fils.
- Les éclats de voix s'étaient tus.

A partir de là, on ne l'avait plus envoyé passer ses étés à la ferme avec son grand-père. Et cela lui avait manqué. L'odeur des foins, les siestes dans la grange, les œufs frais qu'il ramassait délicatement au poulailler et puis le bruit rassurant des bêtes dans l'étable.

Fournel avait grandi, obtenu son baccalauréat. Un beau jour, papi Chabichou étaient mort. Crise cardiaque. On l'avait retrouvé comme

endormi, allongé dans l'herbe, le visage apaisé. La ferme avait été vendue pour une bouchée de pain.

Etaient resté les regrets.

Les souvenirs aussi.

Soudain, un bourdonnement poussif se fit entendre à l'oreille de Fournel.

Une grosse mouche noire venait d'interrompre le cours de ses réflexions. Elle tentait désespérément de s'enfuir de cet espace clos. Elle s'élançait courageusement vers la lumière et ne rencontrait que la vitre. Fournel eut un soupir. Il se sentait solidaire de cet insecte pourtant peu ragoutant. Il y avait quelque chose de touchant dans cet élan, dans cette volonté d'échapper à son destin.

Il y eut une secousse.

Presque imperceptiblement, le train commençait à ralentir.

Le monstre d'acier approchait d'un village qu'il traverserait sans s'arrêter.

Dans une rame voisine, un enfant s'était remis pleurer.